

« Le bon Samaritain et le mal-être ensemble des Français »

- Par **Martin Rott**,
juriste international, animateur d'un café Réforme à Sauve (Gard)
- Réforme 22/04/2010 (Modifié le : 25/10/2016)

Les relations entre « Français de souche » et immigrés récents sont difficiles. Admettre cette réalité est la condition incontournable pour faire avancer le vivre ensemble.

« Certes, nous ne pouvons pas accueillir toute la misère du monde, mais je ne peux pas fermer les yeux devant la misère de ces gens. » C'est souvent en ces termes que ceux qui aident les travailleurs en situation irrégulière ou les demandeurs d'asile décrivent leur action. Une charité sur fond de réalisme.

« Certes, nous ne pouvons pas accueillir toute la misère du monde, mais je ne peux pas fermer les yeux devant la misère de ces gens. » C'est souvent en ces termes que ceux qui aident les travailleurs en situation irrégulière ou les demandeurs d'asile décrivent leur action. Une charité sur fond de réalisme.

La parabole du bon Samaritain (Luc 10,25) est l'illustration biblique la plus connue de la charité. L'histoire de ce voyageur, qui soigna l'homme laissé à demi-mort par les brigands alors qu'à l'inverse un prêtre et un lévite étaient passés avant lui sans s'arrêter, semble être aussi celle des migrants d'aujourd'hui et de leurs défenseurs. Pourtant, il y a une différence importante : « *Le lendemain, il sortit deux deniers, les donna à l'hôtelier et dit : "Prends soin de lui, et ce que tu dépenseras en plus, je te le paierai moi-même à mon retour."* » (Luc 10,35). Ce qui frappe dans ce passage n'est pas tant l'engagement financier du Samaritain en soi, mais l'état que Jésus en fait, jusque dans les détails. C'est la preuve de l'importance qu'il attache à ce qui se passe après le sauvetage proprement dit.

La défense des migrants

Pour lui, cette suite n'est pas une simple question d'intendance, mais témoigne d'une volonté de cohérence de l'action et de responsabilité. Sauver la vie du blessé et ne pas se préoccuper des suites, remettre sa vie au bon vouloir de l'hôtelier aurait été irresponsable vis-à-vis de ces deux-là mais aussi de tous ceux qui se seraient trouvés, peut-être contre leur gré, en charge de l'homme. Le Samaritain a donc agi de manière responsable en assumant personnellement toutes les conséquences de son action. Est-ce le cas de ceux qui défendent les migrants ?

Une fois un permis de séjour obtenu, l'immigrant est remis aux bons soins de l'État français, c'est-à-dire de tous les citoyens. Ceux-ci ont par la loi démocratique fixé des règles qui, dans la plupart des cas, s'opposent à l'accueil. Il s'agit donc d'une charité imposée par une minorité à une majorité. Or, la charité, par essence et au contraire de la loi, doit être personnelle et librement consentie.

Le refus du regard

L'immigration venant du tiers-monde pèse sur les comptes sociaux et la sécurité intérieure du pays. C'est une réalité. Mais, en l'occurrence, elle n'est pas déterminante.

Non parce que cette réalité ne pourrait pas, par essence, être opposée aux grands principes humanitaires et républicains comme le veut une certaine idéologie moralisante dont les récentes grèves pour plus de surveillants dans les écoles démontrent le caractère purement rhétorique.

Non, la conséquence qui importe vraiment est la désintégration de la société française. Ni l'argent ni la sécurité, mais la qualité des rapports humains est le premier vecteur du bonheur humain comme nous l'a rappelé la récente série d'articles dans *Réforme*.

L'homme est heureux quand il est « bien ensemble », que cela soit en famille ou dans une communauté plus large, comme la nation. Les deux composants, le bien et l'ensemble, sont indissociables. On n'est bien que dans un ensemble, et un ensemble n'existe que s'il est bon. Or, les Français vivent mal ensemble en 2010.

Un fossé sépare les Français de souche européenne et les Français dits « issus de la diversité », surtout maghrébine. Un fossé dans les relations sociales tapissé d'incommunicabilité, de soupçon, d'aversion, parfois même de haine. Des deux côtés du fossé. Et qui s'exprime par le refus du regard, l'expression par excellence de la valeur humaine qu'on accorde à l'autre.

Les deux camps se croisent, mais ne se regardent pas. Le regard passe à travers la personne rencontrée. Et si d'aventure il s'y arrête, il est chargé de ressentiment de toutes sortes. « *Leurs maisons inconnues, où l'on ne pénétrait jamais* », écrivait Albert Camus pour décrire les rapports entre les musulmans et les pieds noirs dans son Algérie natale. En 2010 les maisons sont en France, le constat est le même.

Que faire alors ? Comment faut-il se conduire ? Laisser ce fossé en l'état faute de pouvoir le combler ?

Je n'ai pas de réponse. Mais si une solution existait, elle passerait par ceci : ne pas nier la réalité, de voir le monde tel qu'il est et non tel que nous voulons qu'il soit. Or notre vue du monde est souvent brouillée par des idées et concepts philosophiques, remontant aux Lumières, selon lesquels la raison humaine mènerait vers des actes bons et justes, que l'homme pourrait être le maître de son destin et qu'il serait possible de créer un monde idéal, un monde sans misères et conflits, une société d'hommes libres et fraternels.

Mais ce sont des illusions et des utopies parce que l'homme qui est l'artisan de l'histoire est et restera toujours un être ambivalent, homo sapiens et homo rapiens*¹ à la fois. Pour cette raison, tout progrès et toute augmentation de connaissance sont à double tranchant : ils augmentent la capacité de l'homme pour le bien mais aussi pour le mal.

Mais, objectera-t-on, les utopies ne sont-elles pas nécessaires pour orienter l'homme dans sa quête d'un monde meilleur, tel le feu du phare à l'horizon le navire ?

Échec de l'intégration

Voici la réponse du philosophe John Gray dans une récente interview (*Der Spiegel*, 9/2010) : « *Le feu du phare peut aussi attirer le navire vers les récifs. Les humanistes disent : On ne peut peut-être pas atteindre le but pour le moment, mais il faut tendre vers lui. Ce sont des chants de sirènes... Je crois en des valeurs universelles, mais pas leur réalisation à tout prix. Si vous tentez de réaliser l'impossible, vous créez souvent un autre mal encore plus grave.* »

Et Gray cite le communisme comme une utopie de gauche et l'abolition de la dictature en Irak comme une utopie de droite, qui ont engendré un mal plus grand que celui qu'ils

voulaient abolir.

Une autre de ces utopies concerne, à mon avis, l'intégration des étrangers et il est révélateur que Michel Rocard (*Réforme* n° 3337) parle de son « rêve » que la France pose la base d'une politique qui conjugue hospitalité et intégration.

L'intégration réussit d'une manière quasi naturelle si certaines conditions, qui ont trait à l'affinité culturelle et mentale, aux nombres, au caractère volontaire ou subi de l'accueil, sont réunies, comme ce fut le cas pour les immigrations polonaise, italienne, ibérique en France, pays d'accueil par excellence dont le président actuel est le fils d'un immigrant hongrois.

À l'inverse, si ces conditions ne sont pas réunies, comme c'est le cas pour l'immigration des dernières décennies en provenance du tiers-monde, et notamment celle de l'Afrique, l'intégration ne réussit pas. C'est la conséquence de règles immanentes au fonctionnement de toutes les sociétés humaines, partout dans le monde et depuis toujours, et que des mesures étatiques ne peuvent changer qu'en superficie. Par contre, la désintégration du tissu social de la société française est le mal que la quête de l'impossible intégration a déjà créé.

Le deuxième chapitre de la Genèse avait annoncé l'échec de toutes ces illusions émancipatrices. L'homme qui a transgressé l'interdit de manger de l'arbre de la connaissance, qui voulait s'affranchir de Dieu et de la religion, l'homme qui a cru dans le pouvoir de sa propre raison, qui a voulu créer le monde idéal, des sociétés de fraternité illimitée, c'est le même homme qui, en réalité, a mené le monde aux portes de la catastrophe écologique et qui est l'artisan de la misère humaine et politique dans notre monde. Le constat de l'ambivalence de l'homme et de la vanité de l'effort humain, où nous mène-t-il ? À la résignation, au cynisme ou au nihilisme ?

L'œuvre de l'athée Camus, et notamment son *Homme révolté*, est une tentative pour démontrer que l'exigence d'humanité n'interdit pas la lucidité. Roland de Pury décrit la voie qu'ouvre l'Évangile : « *Devant l'accumulation des injustices commises pour la justice... l'Évangile fait éclater comme unique recours et seul salut son évidence principale : l'identité de la fin et des moyens.* »

Ce qui compte, ce ne sont pas nos intentions, fussent-elles de la plus noble nature, mais la qualité de nos actes. À condition d'en mesurer lucidement et sans illusion toutes les conséquences et de s'en sentir personnellement responsable, comme le bon Samaritain en son temps.

*1 – « Les effets de l'*Homo sapiens* sur notre planète sont énormes. Nous avons transformé environ un cinquième de la surface totale de la planète en terres agricoles et en pâturages pour nous nourrir ; nous brûlons des quantités massives de combustibles fossiles, modifiant ainsi la composition de l'atmosphère et provoquant le changement climatique ; nous extrayons au moins 150 millions de tonnes de poissons des océans chaque année ; et nous laissons nos déchets partout. Ce comportement prédateur a incité John Gray, professeur émérite de la London School of Economics, à nous appeler *Homo rapiens*. La culpabilité de nos effets négatifs est largement répandue, et le mouvement pour l'extinction volontaire de l'humanité va jusqu'à suggérer que les humains devraient arrêter de se reproduire afin de sauver la planète. »